ANDRÉ BAILLON

POMMES DE PIN

MLPO 20314

ANDRÉ BAILLON
POMMES DE PIN

n° 9 de la série des auteurs belges éditée par les Amis de l'Institut supérieur des Arts décoratifs, (Abbaye de la Cambre, Bruxelles).

[illegible]

à Germaine Lievens

Ma Nounouche donne des leçons à Paris et n'est ici que quatre jours sur sept. Michette, sa fille, étudie la peinture à Toulouse. Je suis souvent seul. C'est quelquefois embarrassant :

— Tu comprends, Ma Nounouche? Une course ou deux, cuire un bifteck, passe encore. Mais le parquet, la vaisselle, la poussière....

Alors, on a appelé Madame Ponot.

— Voilà Madame Ponot. Je m'absente souvent. Monsieur voudrait que vous veniez lui donner un coup de main pour le ménage.

Madame Ponot est cette voisine qui m'effraie un peu parce qu'elle a toujours l'air de vouloir mordre. Ce n'est pas une méchante femme. Elle habite dans la grande maison de l'autre côté de notre cour. De sa fenêtre, elle voit tout. Elle sait à peu près ce qu'il y aura à faire chez nous.

— Cela pourrait aller, dit Madame Ponot.

— Monsieur cuisine son déjeuner lui-même. Seulement aussitôt après, il travaille. Il ne demande qu'une chose : que vous veniez tôt et fassiez vite.

— Cela prendra deux heures, dit Madame Ponot.

Ici j'interviens :

— Deux heures, Madame Ponot ! Mais je suis seul : je ne salis rien. Un peu le parquet, un coup de torchon, deux couteaux, trois assiettes.

— Il faut tout de même que l'ouvrage soit faite.

Oh ! si l'ouvrage doit être faite.

— En tous cas, venez tôt. Et si vous ne restez pas vos deux heures, le prix sera le même.

Et nous tombons d'accord.

Je suis fixé très vite. Pour une fois qu'elle tombe chez un Monsieur peu exigeant, elle est de ces travailleuses qui ne comptent pas leur temps et veulent que l'ouvrage soit bien fait. Elle aime astiquer, cette femme. Quelle plaie ! Elle arrive à neuf heures, l'air furieux. Pendant deux heures, elle frottera, cirera, remuera des assiettes, me claquera au nez juste la porte par où je voudrais passer. Je ne puis rien dire puisque je la paie pour cela; mais je bous. J'ai hâte, moi, d'avaler mon déjeuner de me fourrer au lit sous ma petite table avec mon encrier, mes paperasses... Heureusement, la forêt n'est pas loin.

— A tout à l'heure, Madame Ponot. Et vous savez ne vous fatiguez pas.

— Il faut tout de même que....

Oui Je sais.

Pommes de Pin.

Je remonte mon bout de rue, laisse l'église à gauche, traverse en oblique les herbes du « Verduron » longe le mur de la comtesse de Grammont et me voici dans la forêt sous les pins.

J'ai mon panier : je vais ramasser des pommes de pin.

Au fait, quand est-ce la saison des pommes de pin ? L'été, sur le sol embaumé de résine, près de ces violettes, voici des pommes de pin. Sous le toit d'automne de ce gros champignon brun : trois pommes de pin. Sous la neige ces petites bosses, grattez : confites de gel des pommes de pin. A certaines époques, elles tombent plus

nombreuses : en avril, en mai, en juin, en juillet, cela dépend.

Moins on en trouve, plus c'est amusant. Je me cale bien par terre. Je regarde si j'en vois une. Sans trop me lever, je me traîne jusque là. Ou je pense que je me traînerai jusque là. J'examine ce nuage. Je me raconte des histoires. Je me demande ce que font là-bas les confrères écrivains. Je cherche mon calepin parce qu'une idée m'est venue. Je vois une fouine qui tombe sur la nuque d'un lapin pour le saigner ; je frappe dans mes mains et la fouine s'enfuit. Je fais la morale à Kyra qui possède des crocs de chien pour imiter la fouine. Je pense à la grenouille qui gobe le moustique, à l'oiseau qui gobe la grenouille, à.... Je pense aussi au bœuf dont je mange la viande, à l'araignée dont je brise la toile, à la fourmi que j'écrase en marchant. Je me dis : « A quoi bon être méchant, on fait déjà tant de mal sans le vouloir » Cela fait des pommes de pin dans ma corbeille et des pommes d'idées dans ma tête.

Ainsi le temps passe. L'horloge des Grammont qui avait sonné la demie, sonne les coups de dix heures ; puis celui du quart. Je songe à rentrer mais je ne me hâte pas. Pour Madame Ponot il serait encore trop tôt. Je ramasse d'autres pommes de pin. Je m'arrête devant les troncs où certains de mes chats reposent dans la mort. Je me rappelle leur nom. Je m'assieds dans l'herbe du Verduron. Je ne dédaigne pas une causette :

— Ah ! Ah ! Monsieur, vous avez ramassé des pommes de pin.

— Ma foi oui ! Cela flambe bien en hiver ; on n'en

a jamais de trop.

Puis brusquement une fièvre me prend. Onze heures, Madame Ponot doit être partie. Alors vite mon déjeuner, mon lit, ma chère petite table. Je fais en hâte mes derniers pas. Quand je rentre, Madame Ponot est toujours là. De mes trois assiettes, elle en a lavé deux. Ah ! devenir une fouine et lui tomber sur la nuque. Oui mais ne pas être méchant. Et tout de même, elle me fait peur. Je tends ma corbeille.

— Madame Ponot, voilà des pommes de pin pour vous.

Le garde-manger. Il est honnête. Il monte la garde et garde le manger.

Quand nous sommes arrivés de Paris, il a servi de cage aux chats que nous avions alors : Ami-chat dans l'étage au dessus, Kija en dessous, avec ses trois petits, et tous ont fait un bon voyage.

Il pend dans la cuisine près de la fenêtre, à son clou. Le soleil du matin y pousse un rayon et tiédit pour le restant du jour ce qui devrait peut-être rester frais. Près de la fenêtre où ils se posent plus souvent, nos doigts ont usé le treillis. J'ai dit : « Je boucherai ce trou » et fixé avec minutie la carte postale où Jean-Richard Bloch, l'écrivain que j'aime bien, me demandait de mes nouvelles. Ainsi quand je cherche le beurre, ma pensée file vers Jean-Richard Bloch et le salue.

Avec le temps, la carte s'est racornie, craquée, effritée. Un jour elle a chu et personne ne l'a retrouvée. Le trou avait grandi. Des œufs plein le ventre, les mou-

ches entrent et sortent comme elles veulent. Et voilà que mon ami Jean-Richard Bloch ne m'écrit plus.....

Ma bibliothèque.

Un pied maladroit en a cassé une vitre, — dans le bas. La poussière pénètre dans ce coin. J'y loge les livres que je ne lirai plus. Quand son ventre commence à s'alourdir, Itteboum, ma chatte se dit que l'on serait bien dans cette armoire pour faire ses petits. Elle pousse sa patte par le trou, accroche ce qu'elle peut, gratte, gratte. Il faut deux jours à peu près pour me débarrasser d'un chef-d'œuvre.

La maison du docteur.

Je suis souvent malade. Cela se déclare le matin. C'est la grippe, une crise aigüe de rhumatisme. Ou bien, c'est le cœur qui flanche, ce sacré bout de bois dans le pouce qui me fera un doigt blanc. Ou bien je tousse : j'ai des cavernes. Me voilà bien ! Cela passe d'ailleurs très vite.

Aujourd'hui c'est sérieux. Un rien qui pince dans l'estomac, là du côté droit :

— Et tu sais, Ma Nounouche, le côté droit est celui du foie et mon foie est particulièrement fragile.

— Toi ? Le foie fragile.

— Certainement. On meurt du foie. Souviens-toi, il y a quatre ans, ma crise.

— Oh ! une crise il y a quatre ans.

— Elle était grave. Toute une nuit de cataplasmes. Même qu'en me palpant le docteur a dit : « Bah ! on ne vous opèrera pas ».

— Tu pouvais donc être tranquille.

— Tranquille ? Comprends donc ! Qand on dit

pour le foie qu'on n'opèrera pas, c'est qu'on y songe et qu'on opèrera.

— Eh bien, dit Ma Nounouche, va voir le Docteur Pointepas.

— Pointepas ! Oh ! non. Il me dira : « Fumez moins... Laissez là votre café »... Ou bien il m'enverra chez un spécialiste pour les rayons X. Avec lui, cela devient une corvée d'être malade ».

— C'est qu'il est minutieux.

— Trop !

— Alors ; va chez le Docteur Parès.

— Mais je ne le connais pas ton Parès. On se rencontre, on se salue, voilà tout. Qu'est-ce que je pourrais lui dire à ton Parès.

— Eh bien ! tu lui diras : « Docteur ça me pince l'estomac, là, à droite, du côté du foie.

Au fait pourquoi n'irais-je pas chez Parès ? Il m'a l'air d'un brave homme. Il porte le chapeau mou. Quand nous nous rencontrons, il le soulève solennellement, son gros doigt d'accoucheur juste au milieu de la fente. Ce doit être un de ces bons médecins vieux système qui n'embêtent pas leurs malades avec des prises de sang, des microscopes, tous ces trucs savants qui compliquent les maladies modernes.

Un bout de toilette — aïe ! mon estomac et me voilà parti.

C'est au bas de la Grand'rue, à droite, comme mon foie, en prenant la route de Saint Cyr. Dieu ! qu'elle est jolie la maison du Docteur ! Je ne l'avais jamais regardée si bien. Un étage. Sa façade est blanche. Le soleil

qui tape dessus, la rend encore plus blanche. Tout du long, tordant ses sarments de vieilles vignes, la glycine est en fleur. Quelle opulence ! Rarement, j'ai vu une glycine ouvrant si bien toutes ses grappes en même temps. En pluie, en cascades, en guirlandes, elles pendent devant les fenêtres, elles dégringolent le long des volets, en voilà qui montent à l'assaut et bouchent toute une fenêtre à l'étage. Ces beaux panaches qui retombent ! Cent Mistinguett au music-hall n'en montreraient pas autant. Ah ! si j'étais peintre ! Je ne courrais pas au diable pour trouver mon sujet. Mon chevalet ici. Un peu en avant, j'amorcerais la route et sa belle courbe. Au fond ce peuplier pointu et ce coin de vieux mur. Puis en bonne place, un peu de guingois, la maison, sa façade, la glycine, sans oublier cette attendrissante plaque de cuivre sur le blanc de la porte. C'est calme, c'est accueillant, un gentil coin de province. J'appelerai cela la Maison du Docteur.

Très absorbé par mon tableau, j'ai marché, remonté la route de Saint Cyr dont la belle courbe sans que j'y pense me ramène en douceur jusque chez nous.

— Eh bien, dit Ma Nounouche, et le Docteur Parès.

— Le docteur ! Il habite une bien jolie maison. Figure-toi....

Je décris la façade, je décris la glycine, je n'oublie pas le jaune éblouissant de la plaque de cuivre sur la porte.

— Une belle plaque ovale comme on n'en voit plus. Si jamais nous avons la visite d'un peintre je le mènerai là.

— Tu aurais raison, dit Ma Nounouche, qui se garde de me rappeler que le côté droit, c'est le côté du foie.

Je ne suis pas superstitieux. Non. Tout de même, il y a des impressions désagréables. J'ai demandé à Ma Nounouche, qu'elle me fasse venir de Paris une farde de papier à lettres « comme d'habitude » et voilà que cette farde annonce : Ultima, 100 feuilles, papier parcheminé. Ultima ! Autant dire que cette farde est la dernière, que la centième de ces feuilles épuisée, je n'écrirai plus jamais. Je ne tiens pourtant pas à mourir !

— Rassure-toi, dit Ma Nounouche. D'ailleurs regarde.

Elle trempe un bout d'allumette dans l'encre et quelques traits bien placés font de l'Ultima fatidique un Optima des plus réjouissants.

— Tu vois ?

— Tu es ingénieuse, Ma Nounouche. Quand même, je ne suis pas tranquille.

Je m'arrange. J'use de mon papier Ultima-Optima comme si de rien n'était. Seulement, je me surveille. Quand il ne m'en reste plus que deux feuilles, je ferme la farde et l'enterre sous un tas de cahiers où l'on ne la retrouvera plus. Ainsi j'aurai tourné le sort. Ultima ne deviendra jamais Ultima. J'avertis Ma Nounouche. Ou j'ai cru l'avertir.

Mais voici qu'un matin Ma Nounouche éprouve le besoin d'envoyer de bons conseils à sa fille — de faire sa Sévigné comme je dis — va à ma table, déplace quelques livres, bouscule mes cahiers, trouve enfin ce qu'elle

cherche. Elle est au bas de sa quatrième page lorsque j'arrive. Je reconnais tout de suite mon Ultima. Je jette les bras au ciel :

— Mon papier ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Mais j'écris à Michette.

— Je le vois bien que tu écris à Michette. Mais sur quel papier ? Mon Ultima !

— Eh bien ! ton Ultima ? Pour deux feuilles que je te prends. Et encore pas très fraîches.

— Précisément ! Je les avais mises de côté. Je ne voulais pas épuiser cette farde. Ultima, tu le sais bien, cela porte malheur ! Je te l'avais dit. Il ne fallait plus y toucher.

— Mais tu es fou ! Tu ne m'as rien dit du tout.

— Fou !... Rien dit ! C'est toujours la même chose. J'ai beau parler, on ne m'écoute pas ici. Je ne compte pas. Tu ne penses qu'à ta fille. Quand tu penses à ta fille, plus rien n'existe : tu deviens sourde tu deviens muette, cela t'est bien égal de...

Bref la grande scène. Et comme Ma Nounouche a le tort tantôt de sourire, tantôt de prendre la tête des gens qui veulent avoir raison alors qu'ils ont pertinemment tort, je perds la mienne, je me vois déjà mort et lance une gifle qui a juste le temps de s'adoucir en caresse.

Une caresse encore très rude.

Duhamel, cher Monsieur, qui avez écrit la Nuit d'Orage, si vous m'aimiez encore, je vous dédierais ce petit orage du matin.

Je suis arrivé à cet âge où l'on souffre encore

mais ne s'étonne plus de souffrir. Les derniers sursauts avant la grande sérénité ?

Je dis cela. Est-il sûr que je ne m'étonne plus de souffrir.

Il y a des jours : ce que l'on voit, ce que l'on entend, ce que l'on pense, tourne en phrases, en phrases, en phrases. Puis des jours secs : rien, rien, rien. Avec de la volonté, les jours où l'on travaille le mieux.

Han Ryner. ~~~ Arthur, le facteur, qui a lu mes adresses, sait que je suis homme de lettres. Ce mot m'agace, entre parenthèses.

— A propos, vous avez un confrère à Marly.

— Ah !

— Il est arrivé il y a quelques jours. Il a loué une chambre Grand'rue.

— Ah !

— Il doit être célèbre ; ce qu'il en reçoit du courrier.

— Ah ! Et comment s'appelle-t-il ?

— Voyons ? Henri, Henri....

A cause des bistrots sur sa route, ce que bafouille Arthur n'est jamais tout à fait clair. Je comprends : Henri Hertz.

— Henri Hertz ! Comment donc ! Je le connais très bien. J'irai le voir.

Depuis quelques années j'ai perdu de vue Henri Hertz. Je me rends à sa maison, demande sa chambre, m'égare dans un escalier tout noir, frappe à sa porte et comme on ne répond pas, laisse sur un papier le nom

de Baillon « qui se réjouit de le revoir ».

L'après-midi, quelqu'un s'amène qui m'appelle : Cher ami, a reçu mon mot, est donc mon Henri Hertz, mais ne le serait que si cet Henri Hertz avait laissé pousser ses cheveux, sa barbe et était devenu plus petit. Qui diable cela peut-il être ? J'ai bien dans les yeux ce même Monsieur, marchant à Paris le long d'un quai, parlant seul en frappant l'air à petits coups de poings comme un orateur qui présente des arguments absolument formels. Mais ma mémoire ne va pas au delà.

Je le prie de s'asseoir, constate : « Il y a longtemps que nous nous sommes rencontrés » lâche quelques banalités qui me mettront peut-être sur la voie. Mais les réponses restent tout aussi vagues que les questions.

Sur ces entrefaites, nouvelle visite. C'est Taugourdeau, le libraire de Saint-Germain, qui passe avec sa petite voiture. Cela se complique. D'écrivain à libraire, il convient de faire les présentations. Je dis :

— Monsieur Taugourdeau, le gentil libraire de Saint-Germain. Puis désignant l'autre :

— Inutile n'est-ce pas de présenter Monsieur, tout le monde le connait.

Taugourdeau le regarde, fait sans doute un violent redressement de mémoire et d'un ton qui n'est pas tout à fait sûr :

— Mais certainement ! Enchanté de vous rencontrer M. Han Ryner.

Han Ryner ! Evidemment ! Que de coups de chapeaux je lui ai donnés autrefois quand j'habitais Paris, au quai d'Anjou.

Han Ryner, nul ne l'ignore est prince des conteurs. Ce prince est surtout philosophe, philosophe comme on l'était quand il y avait des philosophes en Grèce. Ses personnages s'appellent Psychodore, etc..., des noms que l'on n'est pas obligé de comprendre tout de suite. Solide, trapu, tout en cheveux et en barbe, il est lui-même un Diogène sorti de son tonneau en espadrilles et portant sous le front ces deux pointes noires et luisantes que sont les regards des meneurs de chèvres pyrénéens.

Content d'un premier séjour, il revient à Marly d'année en année, au printemps, un peu plus tard que les hirondelles. Hirondelle lui-même, il loge sous les combles, chez Madame Tiffaynon qui vend des chaussures au rez-de-chaussée. C'est là qu'il entend Psychodore.

Sauvages l'un et l'autre, nous nous voyons au hasard de nos promenades. Nous causons : nos travaux, le soleil qui darde, la pluie qui menace :

— Mon prochain livre, dit Han Ryner, s'appellera le Taureau de Phalaris.

Je tâche de ne pas broncher.

— Ah oui ! Il me semble avoir déjà rencontré ce taureau quelque part.

Discrètement, sans avoir l'air, il rappelle ce qu'était ce taureau, le tyran d'Agrigente, le rôle qu'il tiendra dans le livre. Comme de juste, Kyra ma chienne prend part à la conversation :

— Ouah ! ouah !

Elle aime tous mes amis. Elle aime beaucoup Han Ryner. D'un printemps à l'autre, elle se souvient de lui. Du plus loin que je l'aperçois, je lui dis : « Ah !

voilà Monsieur Han Ryner » et Kyra s'élance au galop, lui enfonce ses pattes dans le ventre, lui met sur le manteau de la terre, jappe, geint, aboie, montre comme elle est contente de revoir le bon Monsieur. Et le bon Monsieur qui m'a dit « adorer la discrétion silencieuse des chats » est aussi bien content. Il secoue son manteau. Il gratte le museau d'une caresse qui écarte. Il pense : « Comme il est gentil, ce Baillon, de m'envoyer son chien ».

Telle est, du moins, ma version.

Paul Léautaud

Parler de ses chats. Ce serait trop facile. Parlons plutôt des miens. Nous sommes d'ailleurs d'écoles différentes. Léautaud prétend qu'il faut supprimer tout de suite les jeunes chats afin de ne pas créer des malheureux de plus et garder de la place pour les chats abandonnés qui ne manquent pas. Je soutiens qu'il est cruel de priver les mamans-chattes du plaisir d'allaiter leurs petits et que l'on peut en sauver un dans le tas qui allant de l'une à l'autre, les contentera toutes.

Je grimpe vers sa petite cage au Mercure de France.

— Maître...

Je ne dis pas souvent : « Maître » et il ne doit pas aimer ça. Tant pis !

— Maître ; je me suis juré de ne pas casser ma pipe, sans avoir vu Paul Léautaud. Il est peut-être temps. Alors voilà ! Dans ce paquet mon dernier livre : du plaisir pour vos chiens. Si, si, ne protestez pas... Maintenant, dites moi, quand un chat a des croûtes et qu'il ne se

gratte pas, il n'a pas la gale n'est-ce pas ?

— Evidemment non ! dit Léautaud.

— J'en ai recueilli un. Son dos est à vif.

— Pauvre bête !

— Oui, pauvre bête. Voici comment je le soigne.

J'explique en long et en large mon système.

— Il est peut-être bon, dit Léautaud. Mais essayez ceci. Vous allez chez un pharmacien, Prenez garde ! Il y en a de mauvais. Allez chez un pharmacien de confiance. Vous lui demanderez de la fleur de soufre très pure, de la vaseline également très pure...

Cher Léautaud ! Si j'avais osé ! Je l'aurais écouté pendant des heures et embrassé le reste du temps.

Jean Paulhan

Le facteur. Une lettre bordée de noir. Un nom :

Georges Chennevière.

— Oh !

Quelque chose de trouble dans mes yeux. Georges Chennevière et mes débuts à Paris : « Certainement, cher ami, tout ce que je pourrai. « Georges Chennevière chez lui, dans son humble salle à manger : « Le soir on enlève la nappe, je travaille ». Georges Chennevière et le piano de Ma Nounouche : « Merci, Madame.... Un brin de musique. Maintenant vite à la boîte. « Georges Chennevière et ses poèmes dont on parlera peut-être maintenant — enfin !

Vite, mon faux col, mon train, le métro, ces rues de Montmartre où je me perds toujours. Une porte à tentures. Des gens devant. « Bonjour, Durtain » l'ami-écrivain-médecin qui l'a soigné. Tiens, Charles ! Tiens

Vibert ses élèves au Vieux Colombier. Parijanine, ce méchant bolcheviste le cœur en or comme ses lunettes. Louis de Gonzague Frick, correct et cordial. Mais les autres? Ceux qui devraient être ici, les amis chers, ceux qui diraient : « C'est un frère ! » Ah ! Chennevière, si peu débrouillard, mourir en pleines vacances !

Après le reste tu vas rater ton enterrement. On est si bien, si tu savais à San-Tropez ! Toi tu es là ! Faut-il entrer ? On ne sait jamais où l'on trouvera la famille. Et puis ta femme, ton fils... Je suis un timide tu sais. Tant pis ! je reste sur le trottoir. Une main vers moi. « André Baillon ». Visage basané (au fait est-il basané ?) Un veston qui va mal (Au fait, va-t-il mal ?) Une épaule.... J'interroge :

— Monsieur ?...

— Jean Paulhan.

Ah ! Jean Paulhan ! Lui du moins.... Et depuis le temps que je désire le connaître ! Comment répondre ici :

— Enchanté.

M. X... le grand critique.

Il critique, critique, critique : « Ce roman est mal conçu... Il eût fallu ceci, puis encore cela »... Un jour, il écrit son roman, lui ! Et comme le fameux sergent, sa cible ratée, montre « comment il ne fallait pas tirer ». Seulement, il ne dit rien. Il est modeste.

Kyra.

Quand Kyra, ma chienne, fait un prout, elle regarde derrière elle ce qui arrive. Et vous, Madame ?

C'est la chienne de Michette : une chienne perdue. Elle ne coûte rien. Elle n'a coûté que la peine de la recueillir. Seulement, elle était chienne perdue dans

une fourrière. Il a fallu donner dix francs au garde pour lui éviter les frais de brûler une cartouche. Et puis cette fourrière ne se trouvait pas ici. Elle se trouvait au loin, en Provence dans le village où Michette passait ses vacances. Il a fallu le train pour la mener de ce village à Marseille, puis de Marseille à Paris, puis de Paris à Marly où les coupons de chiens valent le double des coupons d'hommes. Une centaine de francs. C'est maman qui a payé. Alors, c'est bien vrai ce que dit Michette :

— Ce beau chien ne me coûte rien.

Son chien installé à Marly, Michette est repartie sans lui et comme Ma Nounouche s'absente souvent, il m'est resté pour compte.

En fait de chien perdu, il est encore ce qui se fait de mieux. Il a de la race. On vous expliquera cela. La gueule noire à l'intérieur; un pelage couleur de biche, l'ergot double aux pattes de derrière, tout cela vous le savez, affirme la race. Quelle race ? Celle des chiens — comme Kyra voyons ! Peut-être est-elle unique.

— Ce qui est sûr, dit Ma Nounouche, c'est qu'elle a de beau yeux.

Cela, c'est vrai ! Des yeux humains, non. Des yeux de chiens, bruns; un regard doux, attendrissant, irrésistible quand il se fixe sur vous et cherche à vous comprendre.

Qu'était-il avant d'être chien perdu ? chien presque perdu sans doute : les romanichels ne manquent pas en Provence. Elle sait ce que sont les coups. Une main levée la voilà à plat ventre. Une roulotte : elle marche derrière comme si c'était la sienne. Contrarié comme il

arrive, je grogne : Nom de Dieu.... Du coin où elle dort un gémissement me répond.

— Elle est craintive, dis-je à Ma Nounouche. Moi, j'aime les chiens francs, qui vous regardent droit dans les yeux, qui grognent, qui mordent.

Que dirais-je si elle mordait ?

Les premiers jours cela n'allait pas tout à fait bien entre nous. Pour me plaire, il eut fallu que ce chien fût un chat. Selon mes goûts, un chien doit être très petit, ou de préférence très grand. Il n'est ni grand ni petit. Quand je travaille, il aboie, au lieu de monter la garde pour que tout le monde se taise. Et puis il me rappelait trop certaines choses : par exemple, les fantaisies des jeunes filles qui durent quelques jours et prolongent leurs conséquences pour les autres. Pauvre Kyra ! au moindre écart, je grondais. Sévère mais juste, quoi qu'on dise, ces mots font rarement bon ménage. Je les ai renvoyés dos à dos. Il me l'a dit, avec son regard un jour qu'il avait été pourtant bien méchant. Maintenant cela va.

Pour Kyra, je suis devenu très vite celui qui prépare sa pâtée, qui connait son coin à caresser le long du museau, lui permet, les bons jours, de venir sur le lit, invite d'un clin d'œil quand on va en forêt. Elle m'aime bien. Mais qu'après des mois, Michette revienne en vacances, tout change. Bête perdue, elle tremblait dans un trou noir sans rien, quand l'être bienfaisant est apparu. Elle s'en souvient. « Kyra, voilà Michette ! » Elle devient folle. La porte ne s'ouvrira pas assez vite. Et ce que je te saute sur les genoux et ce que je te pousse mon museau sous la main et ce que je te passe la langue sur les joues.

Ah qu'on est bien sous la main douce d'une maîtresse qui vous appelle : « Ma bien aimée... Kyra, ma jolie ». Je n'existe plus. En promenade seulement je redeviens le maître. Que Michette tourne à gauche, moi à droite, qui suivra-t-elle ? Accompagner la maîtresse serait bon, mais avec le maître elle a l'habitude. Et puis il va plus loin. Il faut que je l'envoie : « Va chez Michette » elle s'élance au galop.

— On voit qu'elle t'aime, dit Michette, qui pense surtout à me flatter pour que je soigne bien sa bête.

Est-ce bien utile ?

Amis, ennemis, Kyra les a classés une fois pour toutes.

Sont ennemis :

Les gendarmes qui ressemblent au gardes forestiers ; les gardes forestiers qui ressemblent aux gendarmes.

L'homme qui mène son cheval au fouet.

L'homme qui porte une échelle.

Le crieur public quand il bat du tambour.

Le même crieur public quand il nous rapporte notre linge.

Le même-même crieur public quand il colle les affiches.

Le même-même-même crieur public quand il nettoie les réverbères.

Les fournisseurs des gens d'en face.

Le plafonneur en blouse blanche.

Les promeneurs du dimanche.

Celui qui approche du maître endormi dans la forêt.

Poucette, le terre-neuve, qui est vraiment trop gros pour elle.

Azor, un basset, qui l'effare sans doute parce qu'il a l'air de marcher sur le ventre.

Le chien noir du boulanger.

La chienne blanche du boucher.

Le gros chat roux qui dort sur le seuil du café Chez l'Ami Paul.

Le beau Monsieur Bruyer qui porte des guêtres d'un jaune déplaisant.

Deux lignes pour les etc...

Sont amis :

Quiconque l'a caressé une seule fois.

Mes amis.

Les amis de mes amis.

Les amis des amis de mes amis.

Les demoiselles parce que Michette est une demoiselle.

Les dames parce que Ma Nounouche, sa dadame, est une dame.

Madame Ponot, notre femme de ménage.

Madame Guitel qui l'a été.

Antoinette qui le sera.

Madame Legorrec une voisine qui lui jette des os par la fenêtre.

Madame Bèche autre voisine qui lui ouvre la porte quand elle est enfermée dehors.

Monsieur Debric notre propriétaire pendant que cet idiot me met en rage en astiquant son auto dans notre cour.

Le chauffeur de Monsieur Debric.

La femme de Monsieur Debric; la belle-fille de Monsieur Debric. Tous les nommés Debric qui auront un jour sur papier bordé de noir la profonde douleur de vous faire part...

Le gros Bicot de Madame Rognon qui casse sa chaîne trois fois la semaine pour nous accompagner en promenade.

Boby, le fox du marchand de journaux, qui l'a entraîné pour une fugue en forêt pendant trois jours et trois nuits et n'en est d'ailleurs pas revenu.

Le toutou de la cremière.

Le chien de la mercière.

Deux fois l'an tous les chiens du pays qui viennent faire pipi contre notre porte.

Des lignes et des lignes pour les etc...

Amis, ennemis, Kyra leur montre sa façon de penser, toujours la même : il saute dessus et les engueule. Il doit certainement y avoir des nuances. Comment les saisir. S'il avait une queue, on dirait : « Elle remue ». Les premiers jours les gens s'y trompent.

— Il est méchant, votre chien.

La maison

L'architecte a vu grand. Quinze mètre de façade sur une cour. L'entrée au milieu ; deux fenêtres à gauche, deux fenêtres à droite ; un garage dans le fond, une fenêtre à front de rue. Sur le tout cinq étages : maison de rapport. Seulement la guerre est venue. Les cinq étages en sont restés au rez-de-chaussée.

Le propriétaire se plaint :

— J'ai mis une fortune dans les fondements. Votre loyer n'en paie pas l'intérêt.

Cela me laisse insensible. Dans une maison à fondements coûteux pour cinq étages imaginaires, on est chez soi.

L'aspect est sympathique : jolies briques jaunes avec des lignes blanches où est la chaux. Tout en longueur sous son toit de zinc, elle rappelle certains pavillons dans le quartier de la chirurgie à la Salpétrière. Moi qui ai passé quelques mois dans un quartier voisin, cette ressemblance n'est pas pour me déplaire.

Nous sommes venus à la campagne, parce que les bruits de la ville me fatiguaient. Alors voici :

La cour n'est pas pour nous seuls. De l'autre côté une maison d'un étage, le rez-de-chaussée tout en portes. Quant les gens de là pensent ouvrir leurs fenêtres, ils ouvrent en somme des portes. C'est dangereux. Leur vie déborde par là et se poursuit à l'extérieur. Si ce vacarme dérange le Monsieur toujours au lit en face (qu'est-ce qu'il peut bien faire, ce paresseux) la cour leur appartient, n'est-ce pas, autant qu'à lui ?

A côté de cette maison, s'en dresse une autre, plus haute. Deux étages, plus les combles mansardés. Cela représente beaucoup de chambres. Ceux qui les occupent n'ont pas droit à la cour. Pour le leur signifier, on a scellé des barreaux aux fenêtres du rez-de-chaussée. Ces barreaux ont-ils une influence sur ceux qui vivent derrière ? Par moment, on croit entendre des fauves en cage.

Il y a aussi le garage du fond. L'été le propriétaire y remise sa voiture. Il la nettoie dans la cour. Il n'abuse

pas. On ne peut exiger cependant qu'un moteur, un claxon se laissent chipoter en silence.

A part cela, quand les fauves sont lâchés, les voisins d'en face endormis, quand certain bonhomme là-haut en a assez d'écouter nasiller sa T. S. F., qu'un autre est à bout de souffle pour ses vocalises de trompette, on est presque certain d'être tranquille.

— Tu es un tyran, dit Ma Nounouche. Ces gens sont chez eux ; ils...

— Evidemment ! évidemment.

Heureusement l'automne règle tout cela. Vivement ces bonnes averses, ces bonnes bourrasques, qui obligent chacun à se calfeutrer — eux chez eux, moi chez moi.

Bric-à-brac. ~~~ Quand nous aménageons, je prends un air désinvolte, mais j'ai toujours un peu honte. Les futurs voisins se penchent à leurs fenêtres. Ah ! ces opulents bois de lit que l'on transporte avec cent mille précautions parce qu'ils sont en je ne sais quel bois incrusté et fragile ; ces imposantes armoires à glace, ces paniers bourrés de foin et de cristaux !.... Nous possédons des choses que tout le monde ne comprend pas. Pourquoi par exemple ce fauteuil perd-il ses ressorts par en dessous, son crin par au-dessus ? Pourquoi ce divan-lit montre-t-il son bois où les convenances exigent un vêtement de toile avec de jolis clous de cuivre ? Et ces chaises disparates, cette lourde table de chêne qui s'avoue, tout crû, en chêne plaqué ; ce poêle d'un autre temps alors que pour quatre cents francs, ma chère, au bazar de l'Hôtel de Ville...

Puis-je expliquer que cette statue de femme sans tête représente une Victoire, que cette poussière sur ce buste, j'en respecte la patine, que ces chaises... Je le répète : j'ai honte. Tout de même voici triomphal, entre deux géants qui soufflent, le piano de Ma Nounouche. Qui en possède un comme cela !

Le lit.

Comme l'architecte, la maison, Ma Nounouche l'a choisi grand. C'est bien commode. Au pied, sous un coussin, il sert d'armoire aux menues choses que l'on réparera un jour. Faute de temps, ce jour tarde : l'armoire se garnit. Il me sert de table de travail : ma petite table attend en permanence. Il sert de salle à manger aux jeunes chats qui servis par terre seraient débordés par les grands. D'ailleurs, il sert aussi de réfectoire aux grands. Il leur sert de dortoir. Ils s'y couchent nombreux. Quand je suis seul, sans me flatter, je crois ne pas les déranger trop. Le soir que Ma Nounouche est là, ils s'étonnent de ce supplément qui leur prend de la place. Chacun veut la sienne, la meilleure étant le creux du traversin entre nos oreillers. Elle revient de plein droit à la chatte qui mettra au monde ses petits.

— Comment veux-tu, dit Ma Nounouche, que l'on s'embrasse : il y a toujours des chats entre nous.

Ceux qui n'ont pas conquis le traversin s'installeront à leur gré, de préférence sur moi. En bloc. Sitôt couché, avant qu'ils arrivent, je règle ma position une fois pour toutes. Après, plus moyen. Tous ces corps sur le mien, je suis maçonné.

— Moi, m'a dit quelqu'un, il suffirait de cela pour

que j'aie aussitôt le besoin de bouger.

C'était un psychiâtre, de ces gens qui vous diront:

— Ne vous laissez donc pas guider par vos imaginations.

Le chats ne s'endorment pas tout de suite. Un dernier bout de toilette. Ils s'entrelèchent, ils jouent, ils lisent un journal, c'est-à-dire qu'ils le déchiquettent. Ils se grattent derrière l'oreille encore, encore, ce qui donne au lit des secousses assez troublantes quand on commence à s'assoupir. Enfin, ils s'étendent et ronronnent.

— Je ne te comprends pas, dit Ma Nounouche. Tu ne supportes aucun bruit, comment ces ronrons ne t'empêchent-il pas de dormir ?

D'abord qui est-ce qui dit que je dorme. Ces ronrons me plaisent. Il me disent qu'il y a un peu de bien-être autour de moi. Ils n'ont rien du vacarme odieux qui s'échappe des machines inventées par les hommes. Je les écoute. Je me détends. Qu'un chat manque, je sens le vide : voilà ce qui m'empêche de dormir.

— Tu aimes mieux, dit Ma Nounouche, les bêtes que les hommes.

— Je t'assure, Ma Nounouche, j'ai commencé par les hommes.

Ma petite table.

J'ai pris modèle sur les petites tables que l'on dresse à l'hôpital sur les lits des malades qui veulent écrire. Elle est simple. Le menuisier n'a pris que six mois pour la livrer. Une planche, quatre pieds très bas; si elle était chien, elle serait basset. Je me glisse là-dessous. Ma table est en bois ordinaire. Pour faire riche, Ma Nou-

nouche l'a brunie aux brou de noix, puis frottée à la cire. Madame Ponot ne l'entend pas ainsi.

— Ce n'est pas une table, c'est une planche à dessin.

Et quelle est je vous prie la couleur d'une planche à dessin? Celle du bois blanc au naturel. Un nettoyage soigneux l'a convertie en quelque chose de propre, de nu, d'impersonnel. Je ne reconnaissais plus cet objet. Heureusement je ne ménage pas mon encre. Je bois aussi du café. Ces bonnes tâches plus opiniâtres que Madame Ponot ont tout de même leur caractère. J'aime bien ma table.

Un enquêteur m'a demandé un jour :

— Quel est votre site préféré ?

J'ai répondu :

— Borné au nord par mon encrier.

Mon encrier.

Un encrier d'honneur. On l'a choisi, capable de résister au tangage d'une table de lit : large de base, armé d'un système de goulot qui l'empêche de répandre son encre :

— Ainsi tu seras tranquille.

Et en effet. Un de mes jeunes chats s'avise qu'il serait intéressant de regarder de près ma plume courir sur le papier, tente une balade, s'y prend mal, s'accroche des deux pattes au bord de l'encrier et bascule le tout qui se vide, partie sur le chat, le reste sur les couvertures. Je pouvais être tranquille : j'avais laissé faire.

Et puis ce quelque chose qui bouge au fond du goulot semble bien intéressant. Qu'est-ce que c'est ? Si

on trempait une patte. Fi, c'est mouillé ! On n'aime pas cela ; on secoue sa patte. Et voilà sur la page blanche, une jolie rose toute noire.

— Votre chambre à coucher, dit Madame Ponot, votre salle à manger, votre salon.

Vraiment ! Trouve-t-on tout cela chez moi ?

Le piano de Ma Nounouche.

Je baise ses touches.

Sur le mi bémol de la troisième octave, un peu de cendre est resté : je baise la cendre de Ma Nounouche.

Heures de rêve, heures de travail.

Debussy et ses jets d'eaux. De Falla et ses coups de fouets qui chassent les démons.

Chopin et ses sonates et son cœur qui bat, la..... la..... la..... la.

Encore Ma Nounouche.

Beethoven, avez vous remarqué que l'on trouve un cœur sur son front ?

C'est entendu : Madame Ponot vient ici pour le ménage, mais c'est moi qui fait les courses.

Deux fois la semaine, je vais au marché. Je prépare ma corbeille, celle qui sert aux pommes de pin.

— Vous allez au marché, Monsieur ?

— Comme vous voyez, Madame Ponot, vous faudra-t-il quelque chose.

— Peut-être bien que oui, Monsieur, si cela ne

vous dérange pas.

— Cela ne me dérange nullement, Madame Ponot. Alors que désirez-vous ?

— Ce que vous verrez, Monsieur.

— Peut-être des œufs ?

— Oui, c'est cela, prenez-moi des œufs.

— Combien ?

— Ma foi, à votre idée : quatre, cinq, six, comme il vous plaira.

— Moi, cela m'est égal, Madame Ponot. J'en prendrai quatre, cinq ou six, ce que vous me direz.

— Eh bien ! c'est cela. Prenez m'en quatre, cinq ou six.

— Bon ! Et après ?

— Ce qu'il vous plaira, Monsieur.

— Des bananes ?

— Oui, si vous en prenez pour vous.

— Combien ?

— Comme il vous plaira, Monsieur.

— Mais non. Pas comme il me plaira, comme il plaira à vous. La douzaine ? La demi douzaine ?

— Eh bien ! c'est cela : la douzaine, la demi douzaine.

— Et c'est tout ?

— Ma foi oui, je crois bien que c'est tout.

Je suis déjà dehors qu'elle me rappelle :

— Et puis, si vous voulez, rapportez-moi un peu de foie pour mon chat.

— Entendu ? Vingt sous ? Quarante sous ?

— Oui c'est cela. A votre idée. Vingt sous. Qua-

rante sous.

Comme on le voit, je suis fixé.

Madame Ponot dit quelque fois des choses très fines. L'autre jour, elle a dit..... Au fait qu'est-ce qu'elle a dit? C'était tellement, tellement fin.

Elle dit encore.....

Un bifteck est vite cuit.

Quel est le bougre d'imbécile qui a proclamé cela? Le matin je m'éveille : « Ah! oui, j'aurai tantôt à me cuire un bifteck ». Cette idée me donne déjà une petite fièvre et me jette hors du lit une heure trop tôt. J'avale en hâte mon premier déjeuner. La bouche encore pleine, je descends la grand'rue ou le boucher me vendra cette viande :

— Un bifteck bien tendre. Pas trop gros.

J'ajoute avec un sourire pour qu'on me soigne :

— Un bifteck pour Monsieur seul.

— Bien, Monsieur..... Voilà Monsieur..... Caisse.

Le bifteck du Monsieur seul est naturellement un bifteck pour trois et Dieu sait s'il sera tendre.

Je fais mes autres courses : le lait que Madame Ponot voudra bien me faire bouillir, un légume qu'elle me mettra au feu, le pain dont heureusement je n'aurai pas à m'occuper davantage. Ah! si j'étais seul! Je cuisinerais bien vite et j'aurais l'esprit libre pour mon travail. Mais il y a Madame Ponot.

— A tout-à-l'heure, je vais aux pommes de pin.

Comme je suis grave! Ceux qui me rencontrent doivent se dire : « Voilà l'écrivain qui réfléchit à ses livres ». Mais non! Je pense à mon bifteck. Je le vois tel

que je l'ai rangé dans le garde-manger, sur une assiette, sous son papier où court un filet de sang. Je me dis : « Tout à l'heure, il me faudra cuire ». Je pense aux nombreux gestes que ce travail demande. Je les règle d'avance : « Je décrocherai le poêlon, je prendrai les allumettes (elles sont sous le réchaud) ; j'allumerai ce réchaud (le grand rond de droite), je mettrai le beurre (il est dans le pot), quand le beurre roussira, je mettrai la viande, je n'oublierai pas le sel (il est sur l'armoire) ; il en faut des deux côtés ; je..... »

Je pense aux autres besognes qui m'occuperont en même temps : dresser le couvert, préparer la popote de mes chats, la popote de Kyra, mon café, faire bouillir l'eau, moudre les grains, surveiller les légumes, que Madame Ponot aura mis au feu et laissés là..... Il arrivera un moment où légumes, eau, viande, m'appelleront tous à la fois. Il s'agira de ne pas perdre la tête. Ne pas verser l'eau du café dans la viande, ni le sel de la viande dans le café.....

Tous ces détails dûment réglés dans mon esprit, je m'efforce de n'y plus songer. Malgré moi je recommence : « Je décrocherai le poêlon, je ne »... Dix fois en pensée j'ai cuit mon bifteck, quand je m'y mets pour de bon.

Ce bifteck cuit, il me le faut manger. Ah ! les gens qui se nourrissent devant une belle nappe et savourent. Les chats attendent que le maître apporte son assiette. Elle est pour eux, n'est-ce pas. Ils ont la main preste. Chaque morceau que j'attrape est pour moi une conquête. Je dois me défendre à droite, surveiller à gauche,

mâcher avec des mauvaises dents, me dire que ce repas avalé, j'aurai à ranger le couvert, qu'alors seulement je pourrai me mettre au travail. Vite, que ce supplice finisse. Je prends la viande à pleine main, je mords dedans comme un sauvage; je pense au geste de certain fou que j'ai vu manger ainsi à l'hôpital et quand, au jugé, j'ai pris mon compte :

— Tenez, pour vous les chats !

Le boucher à eu raison de m'en donner pour trois.

Au retour de Ma Nounouche, je lui raconte mes déboires.

— Manger ainsi seul ! Je me détraquerai l'estomac. Ce qu'il faudrait.....

Difficile de dire « ce qu'il faudrait ». Car voici qu'un dimanche, Ma Nounouche étant là, nous avons un convive : notre ami Léo. A cause de l'invité, on mange un peu lentement. Léo qui est peintre, n'a aucune raison de se hâter. Il parle beaucoup : une bouchée, une histoire, une bouchée, une histoire. Ce serait le moment de mastiquer à mon aise. Mais ce ralenti m'exaspère encore plus que ma vitesse. Mais pieds se tordent d'ennui autour des barreaux de ma chaise. Je lui pousse les plats : « Ils se refroidiront ». Je regarde avec rage le morceau en suspens sur sa fourchette et pour peu le lui enfournerais de force dans la bouche : « Qu'il avale donc ! Qu'il avale ». Et comme cela ne suffit pas, je cherche le dessert et le pose sur la table pour montrer « qu'il y a encore çà » et qu'il se dépêche. C'était une crême. Savez-vous ce qu'il

a fait ? Il l'a regardée avec admiration, puis moi :

— Ah ! ah ! Mes compliments.

Comme si je l'avais faite !

Il ne faut pas le crier sur les toits. Ma Nounouche et moi, nous ne sommes pas mariés. Cela s'est trouvé ainsi. Quelques gens savent : Madame Ponot, le docteur Cointepas, le facteur, la directrice de postes, le receveur des contributions, le marchand de journaux : les intellectuels du pays. Il disent l'air entendu : « Monsieur Baillon » Pour les autres qui ont d'abord connu Ma Nounouche : Madame Levine, je suis Monsieur Levine.

Qu'est-ce qu'il est ce Monsieur Levine. A côté de Madame, si preste, si active, qui tient les orgues de l'église le dimanche, qui trotte pour donner des leçons, il fait piètre figure. Un homme si maigre, si peu causant ! Quand on vient pour dire un mot à Madame Levine et qu'elle n'est pas là, il crie : « Vous repasserez : je suis au lit ». Madame Dubois qui n'avait pas compris, est entrée : il lui a fait une scène. Dans la forêt on le voit plus souvent couché que debout. Il marche courbé. Il a mauvaise mine. Il est certainement malade. Peut-être tuberculeux. Cela rend grincheux.

Il y a encore quelqu'un qui sait : Monsieur Braillard qui a rédigé notre police d'assurance. Ma Nounouche a loué la maison pendant que j'étais malade et a pris le loyer à son nom. Monsieur Braillard se doutait bien de quelque chose, mais il est plein de tact :

— Dans mon métier on voit de tout. Je suis un peu le confident des familles. Si je vous le demande, c'est

qu'il faut bien. Mais cela n'ira pas plus loin. Dois-je écrire sur l'acte : Madame ou Mademoiselle ?

— Mademoiselle.

— Parfait. Soyez tranquille, cela restera entre nous. Il y a sans doute quelques meubles personnels à Monsieur ?.....

— Baillon.

— Bien. Comptez sur ma discrétion.

Nous parlons encore un peu et dans la cour, où tout le monde peut entendre, assure encore une fois « Mademoiselle... pardon, je veux dire : Madame » que tout cela restera entre nous.

La police parle de Monsieur Baillon, écrivain « qui habite avec l'assurée » et la quittance nous est présentée au nom de Mademoiselle et dans un coin, en très gros pour que nul ne l'ignore : Demandez Madame.

Heureusement qu'à la poste, on sait.

La Ville. ~~~ Je passais devant la gare :

— Hé ! Monsieur.

La voix me tombe du ciel ; je lève le nez. Il y a là, une haie, un cerisier, un panneau de planches sur deux tréteaux, les semelles à clous d'un homme dont je ne vois pas le reste. Ah ! si, parmi les feuilles, rouge et sympathique comme un cent de cerises, un visage.

— Tiens ! c'est vous Monsieur Renaudard.

— Lui-même.

Heureux d'être reconnu, Monsieur Renaudard descend et me tend une main assez difficile à serrer à cause d'un petit pot de couleur qui pend après. Je l'ai

connu chauffeur, aide-boulanger, aide-bûcheron :

— Alors, vous voilà peintre à présent ?

— Oh ! peintre ! Peintre d'occasion.

— Et cela marche le métier ?

— Pas mal. Voyez. J'ai obtenu une commande.

Il frappe un bon coup sur sa commande : le panneau où je reconnais sans peine le plan de notre petite ville.

— C'est pourquoi faire, Monsieur Renaudard ?

— Pour guider les « Parisiens » du dimanche. Il en vient plein l'été.

— Ah ! bon. Il est beau, votre plan.

— J'ai arrangé cela à ma façon. Un plan, bien entendu, est un plan, on respecte le dessin. Pour les couleurs, on est libre. Vous voyez, en traits bruns, ce sont les murs. J'ai mis les noms : la rue de la Poste, la rue Madame, la rue Coysevox. En voilà une qui m'a donné chaud.

— Chaud ! Pourquoi chaud ?

— A cause de son e. Je ne savais où le placer. J'ai dû recommencer trois fois.

— Enfin, vous en êtes venu à bout.

— Dame ! fait Monsieur Renaudard tout fin d'avoir dompté son e.... Pour les promenades, j'ai varié mes verts. Le Parc est joli, délicat : j'ai mis du vert tendre. Pour la forêt du vert plus foncé.

— Je comprends : cela fait plus sauvage.

— Justement ! Ce rectangle bleu, vous y reconnaîtrez l'Hôtel du Roi-Soleil. L'autre rectangle : c'est l'Hôtel des Trois Couronnes. Il est plus petit : l'Hôtel a moins de chambres.

— C'était équitable, Monsieur Renaudard.

— Il faut cela. En arrivant, les Parisiens on hâte de s'approvisionner. Voici les fournisseurs. Mes couleurs sont parlantes. Rouge-sang pour les bouchers. Rose-jambon pour les charcutiers. Les boulangers, je croyais les indiquer en blanc.

— A cause de leur farine ?

— Oui. Seulement mon fond était déjà blanc. J'ai pris du jaune.

— J'y suis : à cause de leurs crêmes. C'est très ingénieux, Monsieur Renaudard.

— Ailleurs, j'ai indiqué les bâtiments officiels : la poste, l'école, la mairie. Quand à l'église, je l'ai peinte au naturel. Il n'y a pas d'erreur.

Pas d'erreur en effet. Il l'a fignolée. On voit tout : les cloches, la flèche, le coq tourné au beau fixe, le parvis, ses marches une à une ; si Monsieur le curé veut chanter sa messe, il n'a plus qu'à entrer.

— Il est parfait, votre plan. Mais, dites-moi, je ne trouve pas ma rue.

— Votre rue ? Quelle rue ?

— Rue de l'Eglise.

— Oh ! celle-là, est trop courte. Comment voulez-vous que j'ajoute son nom dans ce fouillis.

— Ecrivez-le de biais. Là, à gauche : vous avez un vide.

— Là ? Et ma rue Rachel, qu'est-ce que j'en ferai.

— Alors, à droite.

— Et ma Grand'Rue, je la fourrai dans ma poche? Non, quand il y a une église, la rue de l'Eglise est en

face : tout le monde sait cela.

— A votre gré, Monsieur Renaudard. Grâce à vous les raseurs ne me découvriront peut-être pas. Mais, dites-moi, cette espèce de demi-lune qui n'est pas bleue comme le Roi-Soleil, ni verte comme la forêt, qu'est-ce que c'est ?

— Farceur ! dit Monsieur Renaudard. Vous ne reconnaissez pas la plus belle curiosité de la ville. Je l'ai mise au naturel comme l'église.

— Ma foi, je.....

— Allons, regardez mieux. Ce beau vert, avec un peu de blanc, cela ne vous dit rien ?

— J'y suis. Vous avez raison : c'est de l'eau. C'est l'Abreuvoir. On y boirait.

— Ah ! Comment ne l'avez-vous pas reconnu tout de suite ? Et ces jolis petits carrés, vous prétendrez aussi, qu'il ne signifient rien ?

— Ne m'accablez pas, Monsieur Renaudard : ce sont les pierres des murs. On les emporterait.

— Et ces cônes verts, poursuivit l'implacable Monsieur Renaudard : vous ne le nierez pas : ce sont des sapins.

— J'avoue, j'avoue. On les a plantés l'an dernier, six à gauche, six à droite, le compte y est.

— A la bonne heure, fait Monsieur Renaudard.

Je le laisse triompher une seconde.

— Pourtant Monsieur Renaudard vous qui n'oubliez rien, il me semble que vous avez négligé quelque chose.

— Négligé, moi ?

— Oui, dans le mur du fond, il y a un mascaron.

— Eh bien, il est là.

— Oui, si vous voulez, il est là. Mais le vrai mascaron crache de l'eau. Le vôtre..... Moi à votre place, je l'aurais indiqué, ce filet d'eau.

— Vous croyez ? fait Monsieur Renaudard, dont l'œuvre tout à coup f..... le camp.

Mais ce n'est pas long. D'un geste résolu, il trempe son pinceau dans son pot de couleur vert tendre. Seulement, il est un peu fort son pinceau :

— Eh ! comme vous y allez, Monsieur Renaudard. Votre filet d'eau est aussi gros que l'église. Les Parisiens réclameront une cascade. Qu'est ce qu'on leur dira?

— Bast ! On leur dira, on leur dira.....

Comme il ne trouve pas, il se fourre le manche de son pinceau dans la bouche et crache aussitôt, car peintre d'occasion, il ne prend décidément aucun goût à la peinture.

« Fausse oronge.... faux muguet.... » Mais non ! C'est vous, les hommes et vos mots, qui êtes faux.

Avec des avis différents, tout le monde veut avoir raison. C'est quelquefois bien difficile.

La classe en plein air.

Le soleil donne en plein sur le pré du Verduron. Comme j'ouvre mon journal, bourré, m'a-t-on dit, de nouvelles :

— Ah ! Ah ! fait Monsieur Dervaux qui ramène une grosse bûche de la forêt, vous avez fait un petit calcul.

— Un calcul, Monsieur Dervaux ?

— Vous vous êtes dit : « Je vais m'asseoir au soleil à bonne distance de l'ombre. Avant qu'elle m'atteigne, j'aurai lu mon journal jusqu'aux annonces.

— Je n'y songeais pas Monsieur Dervaux ; mais votre raisonnement est bon.

— Il faut toujours servir, lance Monsieur Dervaux, qui disparaît avec sa bûche au bout du Verduron.

Je rouvre mon journal.

— Oh ! Oh ! constate Madame Vicard qui s'amène à petits pas trébuchants, vous pe-pe-prenez un be-bain de s-s-s-soleil.

Madame Vicard parle un peu comme elle marche. C'est contagieux. Je dois me surveiller pour ne pas répondre comme elle :

Oui, Madame, un be-bain... je veux dire un bain de soleil en prévision de l'hi-l'hiver.

— Ah ! L'hi-l'hi.... commence Madame Vicard qui arrivera peut-être au bout de sa phrase avant la fin de sa promenade

Je la regarde s'éloigner, je reprends mon journal :

— A ce que je vois, dit le grand Monsieur Petit, vous lisez votre journal.

Elle est décidément très gentille cette façon qu'ont les gens de vous apprendre ce que l'on est en train de faire. Mais quand on lit, c'est gênant :

— Je commençais, Monsieur Petit ; je commençais.

— Alors, bonne continuation, fait Monsieur Petit, d'abord très grand, puis moyen, puis un Monsieur Petit

tout petit, quand il tourne le coin au bout du Verduron.

Enfin plus personne. Je replonge dans mon journal, je lis la moitié d'un titre :

— Psst, Monsieur !

Surgis de je ne sais où, trois gamins s'approchent, s'arrêtent, me regardent. Un assortiment de choix : une perche, un bout de canne, un Tom Pouce. J'ai déjà vu ce trio.

— Qu'est-ce qu'il y a, mes petits ?

— Voulez-vous nous dire qu'elle heure qu'il est?

— L'heure ? Ma foi, je n'ai pas ma montre. Mais le cadran de l'église est là. Il vous renseignera.... Eh bien ? Vous n'allez pas.

— C'est que... fait la perche piquée en terre comme une vraie perche.

— C'est que quoi ?

— Nous ne savons pas lire l'heure, dit Tom Pouce.

— Pas lire l'heure, à votre âge ! Vous n'allez donc pas à l'école ?

— Si, Monsieur, nous allons à l'école.

— Et on ne vous apprend pas à lire l'heure ?

— Non, Monsieur.

— Votre instituteur, qu'est-ce qu'il vous apprend alors ?

— Rien.

— Comment ! Il ne vous apprend rien ! A quoi sert-il donc? Eh bien ! je vais vous donner une leçon, moi !

Fier de donner une leçon, je me mets debout en fermant mon journal pour plus tard.

— Nous allons d'abord faire connaissance. Toi, le grand comment t'appelles-tu ? Et ton âge ?

— Dix ans, Monsieur. Gaston.

— Bon ! Et toi, le tout petit ?

— Treize ans. Roubert.

— Tu veux dire : Robert.

— Oui : Roubert.

— Et toi, le moyen.

— Huit ans, Monsieur. Marius.

— Oh ! oh ! tu es du Midi.

— Non, Monsieur. Je viens de Lille. Pourquoi que vous dites ça ?

— Pour rien, Marius, pour rien. Viens, Robert ; viens Gaston ; nous allons nous planter devant l'église sous le cadran, pour étudier l'heure.

Ils me suivent de bon gré, avec un sourire qui n'est pas forcément blagueur. Mon journal roulé en baguette je montre l'horloge là-haut. Dommage que je n'aie pas une canne : cela ferait mieux :

— Eh bien ! voilà !

Diable ! Je n'ai pas préparé mon cours. Ces heures qui ne sont pas des minutes, ces minutes qui ne sont pas des secondes, ces V, ces I, ces X qui ne sont plus des lettres, mais des chiffres, c'est effrayant comme les choses se compliquent quand on les veut enseigner. Allons au plus simple.

— Mes petits, vous voyez le cadran ?

— Oui.

— Oui.

— Oui.

Sur trois tons différents, ils ont vu le cadran.

— Bon ! Sur le cadran, qu'y a-t-il ?

— Un moineau, Monsieur.

— Le moineau ne compte pas. Sur le cadran, il y a deux aiguilles : une grande, une pet....

— Qu'est-ce qu'il fait là, Monsieur ?

— Qui ça, Robert ?

— Le moineau.

— Laisse le moineau en paix. Je parle des aiguilles : la grande, la petite.

— Ah ! voilà qu'il s'envole.

— Tant mieux ! Il ne distraira plus. Je disais donc .... euh ! je disais que la grande aiguille fait le tour du cadran en une...

— Voilà le coq qui tourne.

— C'est le vent, Marius. Mais tu regardes trop haut. Remarque bien la grande aiguille. Elle bouge.

— Pourquoi qu'elle bouge ?

— Ça, mon petit, c'est de l'horlogerie. En une heure, elle fait.... Qu'est-ce que c'est ?

Entre deux doigts, j'attrappe quelque chose qui me chatouille dans le cou.

— Gaston ! tu n'es pas sérieux. On ne promène pas une paille sur le cou de quelqu'un qui se donne la peine de vous apprendre à lire l'heure.

— Ce n'est pas moi, Monsieur.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Bon ! c'est le chat. Je recommence. A toi Gaston : dis-moi combien d'aiguilles ?

— Combien d'aiguilles?

— Mais non, bon Dieu ! Je te pose une question. A toi de répondre. Combien vois-tu d'aiguilles sur le cadran ?

— Sur la montre de papa, il y en a trois.

— Il ne s'agit pas de la montre de ton papa. Ici, combien ?

— Deux, Monsieur.

— Enfin ! C'est parfait. Tu en vois deux : la grande et puis ?

— Celle où se trouvait le moineau.

— Oublie le moineau, sapristi ! Tu vois bien qu'il y a une différence entre les deux aiguilles. L'une est grande, l'autre... Marius, si tu ne jettes pas tout de suite cette paille, quand tu seras mort, tu ne sauras pas même lire l'heure. Attention ! Je recommence. Vous y êtes ?

— Oui, Monsieur.

— Je disais donc qu'il y a deux aiguilles. La grande fait le tour en une heure. Vous suivez n'est-ce pas ?

Bien sûr qu'ils suivent. A trois pas dans mon dos la perche et le bâton se sont pris aux cheveux et roulent dans l'herbe sous les yeux de Tom Pouce qui marque les points en attendant son tour.

— Marius ! Gaston ! Robert ! Voulez-vous venir ici ?

Mais Tom Pouce est entré dans la bagarre et c'est autrement intéressant que mes aiguilles. Tant pis ! Qu'ils aillent au diable et s'arrangent avec leur instituteur « qui ne leur apprend jamais rien ».

Mais je plains ce brave homme.

Ami-Chat. ~~~ Depuis des mois, Ami-Chat mon chat préféré est mort. Je le regrette encore. Je passe dans la forêt près du pin où je l'ai enterré. Une charrette se trouve là. Pas de maître... Sur la banquette, assis comme un chien, un chat. Il a la robe feue d'Ami-Chat, la même tête, mais il est plus petit. Il ressemble à Ami-Chat, mais ce n'est pas lui puisque Ami-Chat est....

J'éprouve une joie douloureuse à le contempler. Je me dis : Tu ne parviens pas à te figurer exactement comment était Ami-Chat. Maintenant regarde bien et n'oublie plus. Claire est là. Je tends le doigt avec l'impression que je vais lui montrer Ami-Chat ressuscité : — Regarde, regarde. Elle aussi admire ce chat qui ressemble si fort au mien. Je le caresse. Il se laisse faire. Il est maintenant de la taille d'Ami-Chat. Je reconnais les petites taches noires qu'il avait sur les lèvres. C'est Ami-Chat. Mais il n'est plus à moi ; il a passé à un autre maître, le propriétaire de la charrette. Vite je le caresse plein mon saoul avant qu'il s'en aille. Cette idée de son départ me remplit de tristesse. Il ouvre la gueule comme pour miauler mais je n'entends rien. Ah! comme je voudrais l'entendre miauler. Il ne ronronne pas non plus. Il respire inégalement comme au dernier moment quand il allait mourir. En passant la main sur son cou je sens qu'il porte un collier. Je vois alors qu'il est attaché au banc par une chaîne comme on fait des chiens qui surveillent des charrettes.

J'admire comme cette chaîne est brillante. Elle doit être toute neuve. Il ne m'est pas permis de la détacher puisque ce chat n'est plus à moi. J'en ai de la peine et caresse de plus belle Ami-chat. Sur ce, survient le maître

un costaud, marchand de bétail, en blouse bleue. Il monte dans sa charrette, se carre sur la banquette près d'Ami-Chat, fouette un cheval que je ne vois pas et la voiture s'ébranle. Ami-Chat a trouvé cela naturel. Je regarde s'éloigner le dos du gros homme. Il roule au milieu d'une grande route. Il se retourne pour me regarder : il est maigre, il a une..... faux.
Et c'est comme on la représente avec sa tête de Mort : la Mort.

La Mode.

Ma Nounouche a été revoir ses parents en Belgique.

On lui a donné des conseils. On lui a dit : tu es ridicule. Tout le monde les porte courts.

Alors elle les a voulu courts.

Elle revient un soir à l'improviste, se laisse embrasser, enlève son chapeau sans m'avertir et j'ai devant moi avec un front savant, des lunettes, un gros petit docteur qui va peut-être me tâter le pouls.

Le soir que Michette est rentrée ainsi sans les tresses qui lui allaient si bien, la table était mise, j'ai cassé deux assiettes, une creuse et une plate. Pour Ma Nounouche il eût fallu sacrifier tout le ménage. Le courage me manque.

Je regarde son portrait, ses bandeaux, ses yeux qui tendent au ciel, son air touchant de Madone. Elle a suivi mon regard.

— Il n'y a plus de Madone, tranche-t-elle. Si tu la rencontres dis lui bonjour de ma part. Je suis un homme.

— Nous verrons cela ce soir.

La Madone congédiée, ses cheveux coupés, Ma Nounouche affecte des tons tranchants. Cela surprend, ce n'est pas dans sa manière.

Un jour Michette revient de ses vacances. Michette pleure. Je suis maussade : voilà un dimanche de gâté.

J'ai dit ou j'ai pensé : comme femme Ma Nounouche tu es parfaite, mais si tu prétends faire l'homme, tu ne seras jamais qu'un imbécile.

Les cheveux ont repoussé un peu. Sur la toilette je vois des poudres et un peigne, j'aperçois une boite bleue avec....

Ma Nounouche ne peut pas toujours rester un homme. Mais quand reverrai-je la Madone.

L'Echelle. Dominant ma maison, dans les jardins voisins, il y a des arbres. Les feuilles en tombant ont bouché la gouttière. Quand il pleut, l'eau dégouline et par les jointures des fenêtres, fait des mares sur mon parquet. J'en ai dit un mot au propriétaire, lequel a dit un mot à Fontaine le plombier, lequel m'a délégué un homme. Il est venu après quinze jours.

Je lui ai expliqué la chose. Il s'est gratté la tête, l'air mécontant en regardant le toit pas bien haut pourtant puisqu'aucun étage ne le sépare du rez-de-chaussée.

— Alors, il me faudra monter là-dessus ?

— Euh ! sans vous commander, il me semble.

— Bon, je vais chercher une échelle.

Il est allé chercher une échelle.

Le lendemain au petit jour j'ai rêvé que l'on défonçait à coup de bélier la porte de ma cour. Une voix criait : Hôla ! quelqu'un ! J'ai du me lever en hâte, endosser un paletot, aller ouvrir. C'était l'homme qui n'avait pas l'air content sous son échelle. Comme Louis XIV, il avait failli attendre. Il l'a introduite dans la cour, a tiré sur des cordes, l'a faite très grande, encore plus grande, dressée contre ma maison devant l'entrée, puis devant une fenêtre, est monté la haut, est descendu.

— C'est plein de feuilles. Je vais chercher un seau.

L'idée m'est venue de lui offrir un de mes seaux mais j'aurais pu l'irriter. J'ai craint de le froisser. Il est parti chercher son seau. Le lendemain c'était dimanche. J'ai compris qu'il n'était pas revenu la veille à cause de la semaine anglaise et naturellement il n'est pas revenu ce dimanche. Le lundi il a plu. Le mardi il est revenu. Je ne l'ai pas reconnu parce que c'était un autre, mais il apportait un seau. De grand matin il était là avec son seau. Il est grimpé sur son échelle, a inspecté le toit, est redescendu, n'a pas dit ce qui lui manquait. Il est parti le chercher.

Il n'est pas revenu.

Le lendemain il n'est pas revenu ; le surlendemain non plus. Il y a quinze jours de cela. Quand il pleut, l'eau dégouline de plus belle. L'échelle attend ; j'attends comme elle. Il y a désormais dans ma vie une échelle. Elle m'obsède. Trop haute pour la maison elle érige par dessus le toit dans le ciel des mètres d'échelons. Elle s'appuie à la façade, ridicule, inquiétante un peu comme les choses dont on ne sait pas au juste à quoi elles servent.

Quand je viens dans la cour, elle est là, je la vois, j'arrive de la rue, je la vois ; je n'ai même pas besoin de sortir ou de rentrer, de ma chambre je l'aperçois. Le premier jour un de mes jeunes chats a grimpé tout en haut jusqu'au dernier échelon et j'ai dû grimper après lui sur cette machine oscillante parce que pris de vertige il n'osait plus descendre. Un autre a sauté par là sur le toit, est passé dans les jardins voisins où j'ai eu toutes les peines à le ravoir, les autres tournent autour des montants, méditant Dieu sait quelles manigances.

Je n'ose les laisser seuls. J'étouffe à les tenir enfermés près de moi dans ma chambre.

Quelquefois Fontaine ou un homme piquent une tête à ma porte, dans la cour et se souviennent aussitôt qu'ils ont oublié quelque chose. Quand je les rencontre dans la rue ils me lancent un clin d'œil : « soyez tranquille, on pense à vous ». Mais sans doute sont-ils occupé à déposer en d'autres endroits d'autres échelles. Cela prend tout un temps. Il me reste l'espoir qu'on volera la mienne. A moins que la pluie ne la pourisse d'ici là. Je n'ose plus sortir, prisonnier d'une échelle. Ce ne serait peut-être rien si je n'avais des chats !

Le Peintre. ~~~ En remontant la côte de la poste vers ma maison, je vois à ma hauteur une femme d'un certain âge, grisonnante, mais pas vieille, droite, robuste. Elle porte un bouquet de cinq dalhias. Ce qui m'impressionne le plus c'est le teint de son visage ; un teint rouge-brun, de soleil et de plein air, un peu le brun qu'ont les nèfles quand elles sont blettes. Mais je ne pense pas blettes, je pense brunes.

Je connais toutes les femmes d'ici, celle-ci je ne la connais pas. Elle se met à marcher à mon côté et voici le dialogue banal qui s'engage :

— Ah ! ah ! vous promenez votre chien.

— Oui, je promène mon chien.

Quelques pas :

— Alors vous promenez votre chien.

— Oui.

— Voilà qu'il fait son pipi. La brave bête il faut bien qu'elle le fasse. Nous, si nous faisions cela dans la rue.

— En effet, ce serait drôle.

Quelques pas en silence. J'essaie de la devancer.

— Vous êtes triste.

— Ma foi non.

— Vous pleurez.

— Non, je ne pleure pas. J'ai reniflé parce que l'air est humide.

— Ah !... j'ai connu votre ami Dudule.

— Je n'ai pas d'ami qui s'appelle Dudule.

— Mais si : ce peintre. De longs cheveux comme vous.

— Ah !

— Il peint des fleurs sur papier de soie.

— Ah !

— Oui, j'ai été chez lui. Il peignait des fleurs comme ça (elle montre ses cinq dalhias).

— Ah !

— Avec des couleurs quoi ! Il m'a dit : « j'aime ces fleurs. Je les peins. En hiver quand il n'y aura plus de fleurs, j'aurai toujours mes fleurs.

— Ah !

— Oui, il a dit cela. Je l'ai regardé. Le mois suivant il était mort.

— Ah ! mais moi, je ne suis pas peintre.

— Je sais, je sais. Mais vous aussi vous voulez faire des choses pour l'hiver sur du papier de soie. Alors je vous regarde.... Au revoir.

Elle a enfilé une rue qui n'était pas dans ma direction.

Une charogne.

Oh ! je sais bien ! Quand je parle de mes chats, on échange un clin d'œil, on se frappe de petits coups sur le front. Maboule ? Après tout, je veux bien. Alors si cela vous intéresse voici quelques histoires que je raconte — ou crois raconter à mon ami le Docteur X... le psychiâtre.

Je voudrais écrire un livre sur mes chats. La première phrase serait : Si Dieu existe, c'est un chat....

Quand je pense à mes chats je comprends le mot de Sainte Thérèse à propos de ses extases : ineffables.

Vous dites Madame, que le corps après la mort n'est plus qu'une enveloppe. Eh bien, je vais vous raconter une histoire. A propos de mes chats, oui, mais pour moi vous savez, des chats c'est encore mieux que des personnes. L'autre jour ma voisine vient me dire qu'un de mes chats se trouve mort dans son jardin. Un de mes chats en effet avait disparu et je m'étais fait du chagrin

me demandant aussi si on ne l'avait pas pris au piège, ou fusillé, etc. J'y vais, c'est bien lui... Je le soulève, je l'examine partout, pour voir si on ne l'a pas fusillé, si... Puis je le regarde : ce corps n'est pas qu'une enveloppe, je le regarde. Je veux voir comment il est avec sa petite tache sur le nez, comment sa griffe, comment certaine touffe de poils.

Puis je l'ai ramassé, mis dans une corbeille, porté en forêt et enterré dans le coin où je mets les autres quand ils sont morts. Je suis rentré, puis Claire quelques minutes après moi. Claire a quelquefois le mot brutal ; elle a humé l'air : elle a dit :

— Ça sent la charogne ici.

Et c'était vrai. Je dois vous dire que le chat était mort depuis un mois et en cette saison les mouches abondent. J'avais gardé cela non par curiosité mais parce que c'était à présent la forme de la vie de mon chat. J'avais parfaitement vu les vers qui grouillaient. Je pourrais vous en faire une description exacte ; j'avais également senti l'odeur qui était l'odeur actuelle de mon chat, cela ne m'avait pas dégoûté, je n'avais même pas songé que j'aurais dû me laver les mains : c'était mon chat. Ce que je vous dis pour ce chat-ci je pourrais vous le dire pour tous ceux qui sont morts. Je sais où ils sont, je vais les voir tous les jours. Ceux qui sont enterrés, je me rends à leur tombe. Ce tas de terre, cette pierre, cette petite plante qui pousse, c'est mon chat.

Quelquefois, une envie me prend. Je ne sais si je saurais résister, si je ferais mieux de résister : je ne résiste pas. Je gratte la terre, je découvre.... je vois un coin du

corps ou des os, quelquefois (à votre point de vue) pire. Sans le moindre dégoût, c'est encore mon chat. Et tout à la fin, cette petite touffe de poils collés avec deux ou trois ronds de moisissure ce n'est pas ce qui reste de mon chat : c'est mon chat.

1930-31.

Les « AMIS DE L'INSTITUT SUPÉRIEUR DES ARTS DÉCORATIFS » ont fait imprimer de cet ouvrage sur les presses de l'I. S. A. D., trois cent septante exemplaires composés en caractères Garamond corps 16. Vingt exemplaires tirés sur papier du Japon, sont marqués de A à T. Les 350 exemplaires tirés sur papier de Hollande « Pannekoek » sont numérotés de 21 à 370. — Achevé d'imprimer Mai 1933.

Cet exemplaire
est marqué H

Bibliothèque de la Sorbonne